

POUR LES BESOINS DE LA CAUSE

L'ouvrage qu'on a publié sous le titre de *Jean Santeuil* est, on le sait, un recueil de brouillons manuscrits comprenant de nombreux «premiers états» d'*A la recherche du temps perdu* plus anciens que ceux qui remplissent les Cahiers manuscrits de cette œuvre. Ce qui revient à dire effectivement que les brouillons dont se compose *Jean Santeuil*, tout autant que les brouillons manuscrits des Cahiers, forment les assises de toute étude génétique de la *Recherche*.

En préparant le deuxième volume de mon étude sur la genèse de la théorie stendhalienne de l'amour que Marcel Proust a illustrée dans «Un amour de Swann», j'ai analysé en détail plusieurs textes (ou «unités textuelles» pour employer le terme préféré dans les études génétiques), se rapportant au récit de l'amour de Jean Santeuil pour une nommée Françoise, son deuxième amour, récit plus long et plus complexe que celui de son amour pour Mme S., son premier amour. On trouve, vers la fin des pages consacrées à cet amour de Jean pour Françoise, un texte fort curieux, intitulé «L'aveu» par l'éditeur, Pierre Clarac, mais qui pourrait très bien s'intituler aussi «l'interrogatoire» ⁽¹⁾. C'est un texte du plus haut intérêt génétique, car il préfigure très nettement un texte placé dans les dernières pages d'«Un amour de Swann», où Charles Swann, pris d'un accès de curiosité soupçonneuse, interroge longuement Odette de Crécy pour découvrir, à son grand désarroi, les penchants homosexuels de celle-ci ⁽²⁾.

Les deux textes ont d'ailleurs des ressemblances marquées : tous les deux font irruption dans les pages environnantes, commencent et se terminent brusquement, sans raccord. Tous les deux se présentent comme des scènes dramatiques, composées surtout d'un dialogue prononcé par les deux amants en tête-à-tête, avec un minimum de gestes et de jeux physiologiques. Dans *Jean Santeuil* le rideau se lève sur un geste éloquent de l'amant : il prend la tête de la femme aimée dans ses mains, regarde attentivement le visage de celle-ci, puis recule tout d'un coup et entame son interrogatoire : «Françoise, tu n'as jamais aimé que moi ?». Et comme celle-ci a le bon sens d'esquiver, il revient à l'attaque en posant une deuxième question encore plus indiscrète : a-t-elle jamais, tu sais... fait l'amour avant lui ?

⁽¹⁾ Voir *Jean Santeuil*, texte établi, présenté et annoté par Pierre Clarac, édition de la Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1971, p. 810-813.

⁽²⁾ Voir *A la recherche du temps perdu*, texte établi, présenté et annoté par Pierre Clarac, édition de la Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1971, p. 810-813.

La réponse à cette deuxième question est inattendue, étonnante – d'autant plus que Françoise s'appelle aussi dans ces pages Mme Griffon : Françoise évite le regard de Jean, les yeux «soucieux, scrupuleux, pleins de choses cachées», et avoue enfin à demi, de façon oblique : «Je ne sais pas, peut-être, à peine, il y a si longtemps, ne m'en fais pas souvenir». Devant ce demi-aveu à peine énoncé, le visage de notre amant s'altère rapidement, comme si un mal l'avait pris, et ses yeux expriment «cette vague angoisse des mourants, de ceux qui sont pris de maladie, de ceux en qui va se faire un grand changement» en attendant que «la paix de la mort ou la résignation à la maladie» puisse entrer en eux. Et c'est ainsi que, la main sur le cœur, en héros de mélodrame, il reprend son interrogatoire, cherchant quelques précisions : Était-ce un jeune homme ou un vieillard ? Et comme Françoise s'avère incapable de répondre directement, de façon satisfaisante, et qu'elle baisse de nouveau le regard, «l'œil scrupuleux et trouble, plein de choses cachées», il en vient enfin, dans une illumination subite, à lui poser, d'une voix sifflante et «basse» cette question terrible : «Des femmes?».

Françoise a pour toute réponse un geste muet : elle cache sa figure derrière l'épaule de son inquisiteur. Mais lui, saisi de curiosité, reprend aussitôt et de plus belle l'interrogatoire, cherchant encore des précisions sur le temps, le lieu, et par-dessus tout l'identité de la rivale, ou plutôt des rivales, car comme le montre sa dernière question, il les présume multiples. Était-ce récent ? Il y a combien de temps ? Depuis qu'on se connaît ? Dans sa chambre, n'est-ce pas ? Et ne pourrait-elle en nommer au moins une, la plus récente, par exemple ? La pauvre victime de protester, de chercher à échapper tant bien que mal aux prises de son bourreau. Cela se passa il y a si longtemps, elle était si jeune... Mais lui, ne lâchant pas la proie, sait la prendre avec une douceur persuasive : «C'est malheureux que je n'en connaisse pas une, parce que, n'est-ce pas, ça me délivrerait tout à fait. Une personne en particulier, à laquelle on peut se reporter, ça, c'est calmant. Ce qui est terrible, c'est de ne pas savoir... Ah, si tu pouvais te rappeler une, une seulement?... Oh ! Françoise, ne peux-tu pas te rappeler avec qui, oh ! je t'assure que je n'en voudrais pas à la personne... Par conséquent, tu comprends, c'est pour que tu n'aies rien de caché pour moi, pour que nous sentions bien que nous nous aimons tout à fait, que nous sommes bien l'un à l'autre».

Et voilà que la pauvre femme, abandonnant toute résistance, cède devant cette rhétorique astucieuse :

– Oh ! je peux te le dire, parce qu'il n'y a rien eu de plus entre nous depuis. Oui, je ne voudrais pas que tu la calomnies. Car quoi, moi, je n'essaye pas de te dire non. J'ai eu plus de mérite qu'une autre à m'en guérir, c'était ma nature, mais elle c'est un hasard, une folie, nous n'en avons même jamais reparlé, et tu vois, je te le dis, mais ne va rien croire de plus que je ne te dis, je t'en dis même plus qu'il n'y en a : c'était Charlotte.

Voilà enfin avouées en toute candeur les «choses cachées qui troublent cette âme inquiète et scrupuleuse». Cependant son amant, profondément affecté par cet aveu, ou plus précisément par ce *mea culpa*, cache son émotion derrière un sourire et quelques phrases banales («Tiens, Charlotte vraiment. Oh ! que c'est curieux, je n'y avais jamais pensé»). Ensuite, pour terminer la séance, il lui pose en bon père confesseur quelques questions supplémentaires : «Vous ne le faites plus?... Combien de fois à peu près l'avez-vous fait?... Plus jamais depuis?... Tu me le jures ?» Et enfin, pour conclure : Je te remercie Françoise. Tu n'as rien d'autre à me dire ?

Prise au piège, la jeune femme s'épanche de nouveau, confiant à son amant les cruelles souffrances que le remords de cette faute, enfin avouée, lui a infligées :

– Oh ! Jean tu ne sais pas ce que ça a été pour moi. Depuis, je n'ai jamais eu une minute de bonheur. Le sentiment de ma faute, du mensonge dans lequel je vis, réussissant à abuser ceux qui m'aiment, ne me quitte pas un instant. Il est entre moi et tout ce que je vois. Même longtemps après, quand j'ai pu avec toi être heureuse, j'étais en même temps malheureuse. Mais je n'ai jamais été si malheureuse que maintenant.